L'ATELIER D'ÉCRITURE, DANS LES PARAGES DU JE...³

YVES BEAL

Promenade dans les brèches de l'atelier d'écriture

"Je sens, depuis un mois que j'y pense, une répugnance réelle à écrire uniquement pour parler de moi, du nombre de mes chemises, de mes accidents d'amour-propre. [...] Ma principale objection n'était pas la vanité qu'il y a à écrire sa vie... Je craignais de déflorer les moments heureux que j'ai rencontrés, en les décrivant, en les anatomisant. Or, c'est ce je ne ferai point, je sauterai le bonheur." Stendhal, Souvenirs d'égotisme, 1832

Maryam est tunisienne. Une fillette de 11 ans. Déjà presque une jeune fille. A l'intelligence vive, elle qui joue en classe le rôle du "clown", mais pas celui qui fait rire, plutôt celui qui, d'une phrase bien sentie, met à distance notre fonctionnement, celui qui, d'un mot judicieusement choisi, met le doigt sur le nœud et nous aide à dénouer l'écheveau : le "clown-analyste". Pourtant Maryam ne sait pas lire. Elle vit dans la parole, la parole qui raconte, la parole qui palabre, la parole donnée et la parole reçue, l'honneur de la famille en quelque sorte, la parole de tradition d'une famille qui vit là, mais dans sa langue, qui vit ici et consent à la parole en langue d'accueil par souci d'intégration. Peut-être une famille comme beaucoup d'autres, présente-absente à la

³Article pour Cahier de Poèmes n°74, une version précédente a été publiée dans la revue « Lire écrire à l'école » n°10 Grenoble juin 2000 et une autre dans la Revue "Sensible" en 2006, – yv.beal – yvbeal@orange.fr -

France, absente-présente à son pays d'origine. Et Maryam ne peut lire, sans crainte de trahison, de passage buissonnier d'une culture à l'autre. Maryam ne veut pas être une transfuge.

Ce que je dis ici, évidemment, n'engage que moi. C'est moi qui lis un peu de cette vie d'enfant avec les yeux partiels et partiels de celui qui investit un morceau singulier de vie de toute la charge universelle de l'aventure humaine et qui voit dans l'éclosion d'un être la part sans doute surestimée pour l'occasion mais sûrement bien réelle d'une pratique d'écriture qui fait advenir à la lecture et à soi-même par la reconnaissance sociale et familiale valant autorisation d'être ici en même temps que là-bas.

Il est des jeux qui n'en sont pas, des jeux qui mettent fort en scène le JE. Il est des JE qui n'en sont apparemment pas tant s'accumulent sur leur visage les masques, pourtant, toujours, -et même si écrire JE ne va pas de soi-, écrire, c'est toujours s'écrire, sans forcément parler de soi. "Ecrire, c'est mettre entre JE et MOI l'écran de l'écriture, du texte. C'est nourrir l'ensemble des pronoms JE-TU-IL-ELLE-NOUS-VOUS-ILS des avatars du MOI. Ecrire, c'est oser écrire JE pour être au cœur du SUJET, une fois abandonnée l'idée de se centrer sur SOI. Ecrire, c'est faire émerger de soi l'autobiographique, puis déplacer, transposer, coder, masquer, ré-enfourir et détourner."⁴

Ecrire, c'est "mentir vrai"⁵

Prends une photographie, mais prends-la sans la prendre, juste avec ton œil et ta mémoire. Déjà. Un mot te parcourt l'échine. Un mot-frisson à inscrire sur la page, le mur, ton mur, le murmure, un mot à livrer au regard de l'autre, des autres, de

⁴O. et M. NEUMEYER, *Ecrire autour du JE*, GFEN Provence, 1987

⁵L. ARAGON, *Œuvres croisées*, volume 4

tous les autres. Non, tu le repousses. Juste pour te dévoiler un peu, d'un geste ou d'un mot moins obscène, moins intime... mais un peu tout de même.

Sur cette vague à peine frémissante, un autre s'accroche, décoche sa flèche, son trait, sa perception : le caché, le tu, le je... simplement comme prescience, hypothèse, intuition... qui vaut pour lui aussi.

Sur ce dit du non-dit, mettons qu'on mette de la parole avec toujours au fond de soi la photographie qui cause, qui pose, qui dépose son limon ou ses cendres, sa braise ou sa lave qui nous savonne la pente de la pensée. Sur ce dit du non-dit, mettons qu'on mette, à l'opposé, du silence ou plutôt une voix qui résonne, une voie qui raisonne ou déraisonne. Et que chacun, dans sa nudité, entende ce qui s'impose, ce qui force l'écoute, ce qui veut prendre place dans le discordant ou le trop concordant concert. Et le mette en travail, le couche, l'accouche. Au corps à corps. Et que de ce corps à corps, naisse la friction de la vie, une fiction qui sans en avoir l'air rugit de cris crus éructés ou seulement énoncés dans l'ordre policé de la langue, dans le désordre polysémique et polémique de moi multiples qui s'affrontent.

Confrontation. Accepter de sortir de soi. Accepter d'entrer dans la logique, dans l'illogique, dans le posé-là, dans l'opposé de l'autre. Le prendre avec soi, contre soi, envers soi. Tenter de se l'incorporer, de ne faire qu'un avec l'autre qui n'est peut-être que soi filtré, masqué, menti.

Alors, accepter de laisser advenir le vrai que notre raison fustige lorsque nos sens nous poussent hors de l'ignorance vers la douloureuse reconnaissance. Travail. Chaos. Pour voir si en soi il n'y aurait pas "une étoile qui danse". Un signe, un secret. A nommer et pourtant à garder. "Ecrire ses secrets n'était pas qu'une idée d'enfant : c'est peut-être la clé de tout art, qui se

propose au delà du langage, un langage à soi, la création de signes, à la manière de Matisse ou à celle de Kandinsky."⁶ Un signe, un secret. A prendre pour vérité intérieure élaborée, au demeurant toujours et définitivement provisoire, mais vérité cependant plus vraie qu'avant. Vérité qui ne peut qu'être dite sans l'être, qui doit rester pour l'autre à l'état de mensonge. De maints songes...

Mosaïques aux questions aveugles, combien font trois fois toi et moi ?

Alchimie des sens et des gènes, toi et moi ça fait trois

Et combien font six sous sans souci du lendemain

Dans le lit les rivières ont des reflets d'argent

C'était hier et l'absolu se moquait de notre cécité

Demain c'était hier et hier j'étais belle

Mais aujourd'hui ? Re-belle ou belle encore ?

Que sais-je de ma nécessité ?

Dans ce monde à l'envers, légère et fugitive, je bascule

dans la quête d'un bonheur majuscule qui n'existe que dans le

pluriel de nos vies réunies

et minuscules.

Chantal, employée⁷

Longtemps, je me suis dit que l'atelier d'écriture met en travail la langue et à travers la langue, le porteur de langue, le sujet qui peut alors décider ou non de sa propre transformation. Mais l'expérience de l'atelier de l'atelier d'écriture me dit autre chose. L'atelier d'écriture déclenche une véritable transformation qui,

⁶ L. ARAGON, Je n'ai jamais appris à écrire ou les incipit, Skira, Les sentiers de la création

⁷ texte écrit au cours de l'atelier d'écriture de la Revue "Soleils & Cendre" en résidence à la Bibliothèque de Nivolas (38) - cycle "écrire autour du JE / atelier

"mentir-vrai"

s'appuyant sur ce que le sujet laboure de la langue, modifie son rapport à lui-même et au monde, tant bien même il ne le voudrait. L'atelier produit en même temps que du texte, un regard sur soi et les autres, un regard sur le monde, une "lecture au positif" de la vie dans sa complexité, redonnant au sujet un pouvoir citoyen sur le monde qu'il décide (ou non) d'utiliser.

Et si créer, c'était se faire naître, à soi, aux autres, au monde...⁸

Tout commence le jour de la naissance. Par l'attribution d'un nom. Héritage premier à porter, supporter, emporter. De gré comme de force. A gué pour un hypothétique passage.

Et si tout commençait par l'accident, l'aventure, l'événement. Et si tout commençait par la douleur ou la douceur d'un temps donné, accordé, encordé par l'enfance. Dépendance qui me fait cependant homme. Lié et pourtant déjà unique. Comme au seuil d'un envol. Le sel de la liberté. Liberté en devenir qu'un rien peut briser, qu'un rien peut faire éclore. Dans une nécessaire rupture. Qui me nomme. Secrètement. A mon insu. Fertile comme une première bifurcation du destin.

Et si tout commençait par la rencontre. Rencontre fugace dans la foule anonyme. Et mon regard désigne. Et je suis désigné par la houle entrecroisée. Un œil étrange inscrit de l'inouï. L'autre est une forge dont la rumeur parfois attire, parfois repousse, parfois intrigue, parfois inquiète. L'autre toujours multiple forge mon JE. Alors je ne joue plus. Car c'est de la vie dont il s'agit.

⁸Y. BEAL, F. MAIAUX, Ton nom, c'est ton destin, change-le !, in Revue Dialogue n°80 "Tous Créateurs", 1994. L'article intégral et tous les documents nécessaires à son animation (baptême aztèque, comment calculer un signe du "Tonalamatl", signification des signes, arts du langage) sont disponibles dans ce numéro que l'on peut commander à GFEN, 6 av. Spinoza, 94200 Ivry.

Et si JE n'était jamais fini. Et si tout commençait encore par un je titubant, incertain, fragile et pourtant déjà fier, javelot lancé dans l'action, pro-jet forcément de transformation du monde, de transformation de soi, avec ou contre d'autres JE progressivement apprivoisés en une partition à sans cesse recréer...

Et si JE n'existait en fait que confirmé par l'autre multiple, multiforme, protéiforme. Un je confirmé, consolidé, construit non pas par la seule rencontre encore que celle-ci en soit forcément la condition première, mais par la fabrication commune d'un destin en partie commun. Fabrication, labeur, ouvrage qui nous jette la vie devant soi. Parfois la laissant amère en travers de la gorge, parfois la rendant amène malgré les travers. Toujours façonnant l'être pour le porter au bord de la parole singulière et universelle, au bord du je, si proche et si inaccessible, fait de don de soi, de partage, de culture commune qui me lie en même temps qu'elle me libère, fait à hauteur de ce qui précède, d'unique, d'intime, de place revendiquée dans la communauté des hommes. Revendiquée car assumée. Et d'abord à ses yeux propres.

Et si créer, c'était se faire naître, à soi, aux autres, au monde...

Il est des détours qui nous font naître, qui nous aident à devenir maîtres d'une part plus grande de nous-mêmes.

"TON NOM, C'EST TON DESTIN... CHANGE-LE !"

Cet atelier qui s'inspire de certains traits de la culture Aztèque,
-le choix du nom selon le calendrier divinatoire et
l'acquisition de noms supplémentaires tout au long de sa vie,
-l'importance de l'idée d'une destinée tracée par les dieux
qu'il appartient cependant à chacun de corriger, en particulier

par l'éducation qui permet "de prendre un visage et un coeur" et de libérer la volonté humaine d'un fatalisme aveugle par le contrôle de soi,

-le rapport qu'entretenaient les Aztèques à la langue et à la poésie en particulier, **permettra à chacun de dialoguer avec son cœur et celui des autres pour écrire sa destinée et l'amènera à sortir de lui-même à la recherche de la vérité... car la poésie, comme le pensaient les Aztèques, permet à chacun, d'aller, au delà des apparences et de l'éphémère, à la recherche de soi et de sa place dans l'univers.**

Animé de nombreuses fois, avec différents publics, dans des cadres divers (formation, loisirs, classe,...), cet atelier peut permettre une réflexion sur :

-la notion de création en rapport avec la création de soi, l'avènement de soi, sa propre (re)naissance,

-la notion d'identité (construction de la personne en rapport avec "sa culture", avec les symboles et les mythes, avec son Nom, sa propre histoire, avec les autres, ...),

-l'imaginaire de sa propre nomination, de sa propre histoire passée et future,

-la réappropriation de sa propre culture, la construction de sa propre identité culturelle par le détour d'une culture "éloignée", ni d'origine, ni d'adoption,

-la notion de regard, de construction d'une image de soi à travers le regard de l'autre,

-la non fatalité, l'engagement, la place de chacun dans un projet collectif.

Cet atelier comprend 4 phases qui peuvent être séparées, étalées dans le temps et qui vont de l'écriture poétique à la réalisation d'une fête à la manière aztèque avec danse, théâtre, mime, chant... Une fête de la poésie que les aztèques

nommaient "fleur et chant".

Première phase : Où l'on ira à sa propre découverte en faisant connaissance avec son nom aztèque.

1) Tout commence le jour de la naissance.

L'animateur crée une atmosphère propice à un retour en arrière de 500 ans en situant dans le temps et dans l'espace la civilisation précolombienne et en racontant le déroulement d'un baptême aztèque.

2) Un nom est attribué à chaque personne en fonction du jour de sa naissance. Ce nom détermine, selon les aztèques, son destin.

L'animateur annonce à chacun le nom qui lui est attribué après l'avoir calculé (voir "comment calculer un signe du Tonalamatl" ou consulter la table de corrélation entre le calendrier rituel aztèque et le calendrier grégorien actuel. On peut trouver ces informations dans l'ouvrage de Carlos Montes : "Astrologie aztèque" chez R. Lafont (1984)

3) Avec ce nom, chacun se constitue par association d'idées un réservoir de mots et d'images (exploration du pôle idéal). Chaque personne reçoit ensuite un court texte avec la signification que les Aztèques donnaient à son signe. Nouvelles associations d'idées pour enrichir son "réservoir poétique".

4) Il s'agit maintenant d'utiliser au maximum ces mots en jouant sur les sonorités et les images pour écrire un court texte poétique. On rappellera l'importance de la poésie dans la pensée Aztèque.

5) Chacun cherche dans sa mémoire un événement personnel marquant survenu avant l'âge de 7 ans ; un événement rupture (qui nous rend différent d'avant) que l'on caractérise par 2 mots. On demande alors d'associer ces deux mots dans une expression

courte, simple et poétique. Cette expression deviendra le nom que **secrètement, inconsciemment, on s'est donné, où que l'on aurait pu porter à ce moment là de sa vie.** Cette dernière annonce est souvent un moment jubilatoire car chacun se redécouvre autrement et l'imagination s'en trouve fertilisée.

6) Ce nouveau nom est l'occasion de se fabriquer un autre réservoir de mots, formé à partir des sonorités, des syllabes et des lettres mélangées (**exploration du pôle matériel**). Auparavant, il peut être intéressant que l'animateur donne des indications sur la formation des mots et sur le système d'écriture dans la langue Nahuatl.

7) Chacun va alors retravailler et transformer son premier texte (celui écrit à partir du nom qu'on a reçu le jour de sa naissance) en y intégrant le plus possible de mots de ce réservoir (construit à partir du nom que l'on s'est donné) **comme si ce nouveau nom changeait le destin du premier.**

Deuxième phase : Où les autres nous offriront d'autres noms que l'on intégrera au "texte de sa vie".

1) Tout commence par la rencontre avec l'autre (et l'affichage des textes produits). Ces textes seront préalablement recopiés par l'animateur, lorsqu'il travaille avec des enfants, de manière à mettre les textes, correctement orthographiés, en valeur.

Les textes seront non titrés et non signés car il s'agit pour chaque participant de procéder à une lecture active des textes affichés, en leur donnant un titre qui pourra symboliquement être le nouveau nom de l'auteur du texte. Chacun reçoit donc plusieurs noms qui lui sont donnés par les autres. On veillera à ce que chaque texte ait reçu au minimum 3 ou 4 titres.

2) En reprenant son texte, il s'agira de choisir, parmi ces noms celui qui plaît le plus, qui semble le plus proche de soi, qui attire ou au contraire repousse, intrigue, choque ou inquiète le plus. La découverte des noms donnés par les autres est une phase intéressante ; elle permet de réfléchir sur l'image que l'on a donnée de soi à travers son écrit.

3) Se construire un nouveau réservoir de mots à partir de ce nom choisi, en explorant les pôles matériels et idéels. Cette étape permet à chacun de s'enrichir du regard de l'autre et de se construire de nouvelles pistes d'écriture.

4) Ecrire un nouveau texte qui fasse vivre le nom qu'on s'est enfin choisi... (même si ce nom n'est encore que provisoire). "Ce nom... c'est ton destin... mais tu as le pouvoir de le changer..." On aboutit à un texte individuel qui "parle" vraiment de soi, qui correspond à une succession de choix personnels enrichis et influencés par les autres.

Troisième phase: Où l'on bâtit avec d'autres un destin commun, un projet de vie et d'écriture, trame dans laquelle s'inscrira la parole singulière.

1) C'est alors le temps des rencontres. Constitution de groupes de 4 par tirage au sort mis en scène, car c'est le hasard (le destin, les dieux...) qui va susciter les rencontres .

2) De la rencontre des membres de ce groupe va naître un texte (un véritable projet) qui raconte, en s'inspirant des formes littéraires et poétiques aztèques, ce destin partagé que collectivement on choisit et que l'on s'applique à corriger. Pour cela, chacun doit, dans le texte des 3 autres membres du groupe choisir deux passages :

- un qu'il aimerait garder pour le texte collectif,
- un qu'il aimerait que l'auteur du texte garde pour lui, pour parler de lui.

3) Ce choix est naturellement suivi d'une phase de discussion, de négociation, d'argumentation entre les membres du groupe pour déterminer les passages collectifs et individuels. Cela permet la véritable rencontre des membres du groupe et la naissance d'un désir de vivre une aventure commune : celle de l'écriture d'un texte... d'un "destin" commun.

4) Avec les matériaux collectifs, on doit bâtir ensemble une trame, le squelette d'un texte en utilisant les principes de l'écriture poétique aztèque. Il faut alors les rappeler : vers ou versets rythmés, accumulation des synonymes, répétitions verbales, accollement de deux phrases qui ont un sens équivalent...

5) Chacun, à partir des différents textes qu'il a produits et en tenant compte des suggestions du groupe, prépare sa parole, son texte personnel, qu'il intercalera à différents moments du texte collectif. Le groupe aboutit ainsi à un texte entier à l'intérieur duquel sont prévues les articulations entre les passages collectifs et individuels.

Quatrième phase : Où l'on préparera la rencontre théâtrale des différents "destins" pour la fête de "fleur et chant".

1) C'est le moment de la fête et pour présenter les textes comme dans les fêtes aztèques de "fleur et chant", il faut travailler à leur mise en scène. Les textes dans la culture aztèque étaient déclamés, chantés, scandés... ils étaient agis, joués, dramatisés, théâtralisés... et souvent rythmés voire accompagnés de percussions simples...

Dans cette mise en scène, chacun doit, tour à tour, être porteur du texte collectif dans lequel il intègre sa parole propre -préparée par la phase précédente- mais aussi, pourquoi pas, oser l'improvisation.

2) Spectacle, fête de "fleur et chant", tournois d'éloquence... à la manière des aztèques...

Chez les aztèques, comme dans les soirées que l'on peut organiser ici et maintenant, cette fête est un grand moment de défoulement oratoire, où l'on va parler du monde et de soi, où l'on va s'attacher à corriger le destin, à lutter contre toutes les fatalités, où l'on va, la nuit, éclairés par des torches, s'adresser aux étoiles et aux coeurs des hommes.

Détourner...

Et si pour commencer, je me plongeais dans l'écriture des autres, et si je partais à la recherche d'un début, d'une manière de commencer, et si je consultais ma bibliothèque, mes auteurs préférés, ou les autres... Et si je faisais, de leur début, le mien... que je ne manquerai pas de travestir, de détourner par la suite. Ce choix, plus ou moins fortuit en quelque sorte, devient votre incipit, mais ne manque pas de vous interroger sur l'écriture, sur votre rapport à l'écriture.

Vous gardez précieusement les mots de l'autre, l'auteur. Et vous mettez en circulation, en discussion, en débat votre interrogation sur l'écriture, afin qu'au détour de cette conversation écrite surgisse de l'inédit, du non-familier, une nouvelle direction que vous n'aviez pas envisagée, une dérive, un éloignement, une débauche.

Vous travaillez en extension cette matière, vous la digérez, vous l'ingérez, la désintégrez, l'intégrez. Vous écrivez dans le

prolongement du début de l'autre, à la limite du sens, à la limite de la décence. Vous tournez, vous détournez le sens et jamais les yeux, vous osez regarder les mots en face, en farce, en frasques, vous passez en force, vous jouez de la fesse fut-ce pour faire un effet. Vous êtes seul à risquer vos sens, à les deviner, à les entrevoir, à entrebâiller, à faire bâiller le texte pour qu'on en suive le grain. De solitaire, vous devenez par la magie du lecteur, solidaire. D'une lecture, on revient toujours autre, chargé d'émotions contradictoires et de mots-météores, métaphores incrustées, on ne saurait trop dire pourquoi.

Je, sujet domestiqu' aux mains blèm's et cafard
Sal'nèg', encloisonné dans un parking de nuit
Don Quichott, irascibl' et parodiqu' ibère
Nous les étranges, de dos d'amour appareillons
Battant l'éphéméride, comm' papillons bleu-sang
Comm' papilionacées, le temps la mort défiant
Lecteur-auteur écartelé, vain' histrion
Texticul' au versatil' verso, usuraire
Développement caustiqu' comment taire, sans cri
Je dégringol' de mes mots démesurés, noir.
Lilian, enseignant⁹

Toujours nous tenaille le texte. Moderne ou classique. En prose ou en vers. Trouvaille ou retrouvaille. Pourquoi pas alors chercher une voie, une voix, en plongeant au cœur même du classique, de son symbole, l'alexandrin, que par un lent, patient, travail, je vais sortir de sa gangue pour mieux sortir de la mienne, ou pour mieux la cerner. Lent, patient, travail de détournement de tout ce qui peut l'être en cet instant du texte, en cet instant d'émoi, en cet instant de moi.

“Inlassable infatigable voyageur”

⁹ texte écrit au cours de l'atelier d'écriture de la Revue "Soleils & Cendre" en résidence à la Bibliothèque de Nivolas (38) - cycle "Ecrire, c'est détourner"

Maryam, 11 ans, ne sait ni lire ni écrire. Ecrire ? Crier pour sûr, même à voix murmurante. Rire aussi, même à contre-voix, à colère à peine masquée, rire de se découvrir, de s'affirmer, de lever l'interdit d'apprendre. Maryam, au cours d'ateliers d'écriture qui mettent en scène, en jeu, en je, les concepts d'identité / altérité, au cours d'ateliers où elle voit son écriture atteindre les murs de la ville, où elle sent combien l'écrit engage sa parole, où elle saisit au vol ce qui sépare la graphie de l'écriture, ce qui les unit aussi... (re)construit son rapport à elle-même, à sa famille, aux autres, à l'apprentissage...

*Inlassable, infatigable voyageur
Le temps a des milliers de dimensions
Sable, sable mouvant, sable brillant
Sable qui est toi, flamme
A coup de poing, à coup de couteau, à coup de sabre
Tu ne crains rien*

*Tu es comme la fable
Qui raconte l'histoire qui ne finit pas
Mais tu es toujours là
Et quand tu sens que tu n'es pas le bienvenu
Tu t'en vas
Inlassable, infatigable voyageur.*

Maryam "Onze-Aigle, Inlassable infatigable voyageur" (CM2)

Débordement¹⁰

Tu m'as adressé l'arbre en même temps que le bleu du ciel. Jusqu'à débordement de l'alphabet. Les crocodiles m'ont rendu

¹⁰ Poème paru dans la revue "Soleils & Cendre" n°50 "La 27^{ème} lettre" (2001)

le lit du fleuve. Il a suffi d'un jeu de doigt, un doigt revolver dirigé vers l'enfant juste naissant pour faire resurgir l'odeur rance des frites froides et de la folie. J'ai dépassé encore de deux ou trois souvenirs la porte du grenier.

Tu m'as aussi envoyé l'herbe de ce même lieu cerné où convergent en toute fin toutes les larmes du monde. L'île sans elle. Je n'ai pas voulu être celui qui juge, de Kourou à Koursk, la loi des hommes. Il en est si peu qui voient la mer. Je veux dire vraiment la mer. Pas comme étendue géographique. Pas comme engloutisseuse de marins. Pas comme corps salin attirant le béton armé de villégiatures mortifères. La mer comme dictionnaire des incertitudes. J'ai brûlé quelques nuits à me souvenir de nous.

Vingt-sept fois, peut-être plus, tu m'as expédié l'orge et l'oubli de la pluie. Nous n'aurons plus à nous poser la question. Les rois ont toujours su, eux, que viendrait un soir après un autre soir sans l'interruption d'une aube et d'un zénith. Je m'abreuve au silence de l'attente. De toi.

L'uniforme a effacé la cicatrice de ton visage. Les ultimes wagons ont rejoint la géométrie à vif des affamés. Je ne te servirai plus le xérès sur la berge du Ya-Long-Kiang. Il me reste à reprendre la savane aux girafes et aux zèbres. Tu ne m'as jamais laissé le choix du signe.

* * * *

Maryam, à 19 ans, a passé son bac.

* * * *

Conséquence fortuite de l'atelier d'écriture, de l'écriture en

atelier, ou transformation profonde portée par l'atelier d'écriture et sa philosophie du Tous capables, Tous Créateurs ? La question mérite d'être posée.

"Et si tu refaisais tout ça tous les huit jours ? Ou tous les jours ? A chaque instant ? Si tu décidais à présent d'être Maïakovski ? Ou Rimbaud ? Ou un autre ? Et si c'était possible ? Et si tu décidais ça aussi pour les autres ? Pour les enfants, pour tous les hommes ? Et si c'était cela le vrai pouvoir d'écrire ? Le pouvoir démiurge de l'imaginaire ? Essaie donc, avec nous, et les autres, mon semblable, mon frère, c'est comme cela qu'on changera la vie ! C'est comme cela qu'on changera le monde !" ¹¹

¹¹ Pierre Colin, Lettre ouverte à quelqu'un qui n'écrit pas